



« FACE À DES SITUATIONS POUR LESQUELLES ON PERDRA NOTRE ÂME SI ON LES TOLÈRE »

INTERVIEW DE **LAURENT DOUZOU**, professeur d'histoire à l'université Lumière Lyon-II et à l'IEP de Lyon
PROPOS RECUEILLIS PAR **ANNA DEMONTIS**, rédactrice en chef

Comment l'homme passe-t-il le pas de la résistance ? Quel est l'élément déclencheur ?
Éléments de réponse avec Laurent Douzou, historien spécialiste de l'histoire et de la mémoire de la Résistance française.

Qu'est-ce que signifie résister ?

Laurent Douzou : C'est une question très vaste dont la réponse dépend des contextes historiques. Résister signifie s'opposer. On résiste lorsque l'on juge qu'une situation est intolérable et qu'elle nécessite que l'on agisse. En 1940, les premiers résistants

en France ont agi sans pour autant employer d'emblée le mot « résister » et sans penser faire de la résistance en tant que tel. À mon sens, ce que vise le fait de résister c'est une conception éthique qu'on se fait de la vie et de sa vie en société. Concrètement, c'est constater que l'on est face à des situations que l'on ne peut pas tolérer ou pour lesquelles on perdra son âme si on les tolère. Il y a donc toujours une espèce de présupposé moral qui explique que l'on saute le pas, car finalement, résister implique de franchir le Rubicon : c'est une sorte de transgression. Souvent, on a peur puisque dès que l'on transgresse, on se met en opposition avec l'autorité légale de l'État, la police, la justice. On va aussi contre cet habitus social très fort qui fait qu'au fond, on est habitué à se conformer à un certain nombre de règles.

« Résister implique de franchir le Rubicon :
c'est une sorte de transgression. »

Quelle importance donner à l'effet de groupe ?

L.D. : Le groupe est essentiel parce que les gens n'arrivent à résister réellement que lorsqu'ils rencontrent des gens qui pensent comme eux ou qui ressentent les mêmes choses. Cet aspect est fondamental, car à partir du moment où ce que Germaine Tillon appelait les « noyaux » se forment, les personnes qui s'y retrouvent vont éprouver leurs arguments les uns envers les autres. Elles vont se conforter réciproquement dans la nécessité d'agir. Cette dynamique est fondamentale pour l'entrée en résistance.

Est-ce que cela signifie qu'à contrario, résister seul est voué à l'échec ?

L.D. : On peut résister tout seul, mais on est eseuilé. La résistance individuelle ne peut déboucher que sur un acte purement individuel et est donc, à terme, assez vite condamnée. Ce n'est pas sans incidences, mais c'est une résistance qui aura d'autres buts. Par exemple, si l'on fait une grève de la faim seul, cette résistance est-elle sans objet ? Non, mais son horizon est limité. D'abord, parce que le fait d'être seul et d'en arriver à cette extrémité vous menace de mort. Ensuite, est-ce que votre acte va susciter des soutiens ? Et même dans le cas où vous êtes soutenu, vous pouvez aller jusqu'à la mort comme le militant nationaliste irlandais Bobby Sands [mort en 1981 après 66 jours de grève de la faim, ndlr]. Donc, la résistance solitaire est possible, mais elle trace moins de perspectives qu'une résistance qui a une dimension collective.

Avons-nous tendance à idéaliser les résistances ?

L.D. : Oui, notamment parce que pour exister, une résistance a besoin de sécréter du légendaire et des représentations fortes. Si on prend, par exemple, la résistance française, à ses débuts c'est une espèce de constellation de tout petits noyaux qui vont générer une aura, une légende qui va faire qu'on se les représentera comme plus importants qu'ils ne le sont. D'une certaine manière, tout le jeu de la résistance est de bluffer pour faire croire à ses adversaires qu'elle est plus forte, plus légitime et plus ancrée socialement qu'elle ne l'est en vérité. Je prends un exemple concret : quand les maquis commencent à se former en 1943, ils représentent quantitativement peu de gens, mais le terme « maquis » a une résonance qui va au-delà de l'addition arithmétique des gens qui les composent. Donc, cette idéalisation est consubstantielle à ce qu'est la résistance elle-même. Une résistance qui ne résonne pas et qui ne suscite pas des causes est une résistance qui est coupée de tout lien social et condamnée à végéter. C'est aussi pour cela que la plupart des mouvements de résistance ont besoin d'une figure

de proue : quand un mouvement parvient à se représenter à travers une ou plusieurs personnalités, sa visibilité augmente, au risque de les idéaliser et de les dépendre plus fortes qu'elles ne sont.

Comment réussit-on une résistance ?

L.D. : On ne peut pas concevoir de résistance si l'on ne trouve pas un appui auprès de l'opinion. Si on regarde, par exemple, le mouvement social actuel contre la réforme des retraites, on voit bien que tous les observateurs sont obsédés par la question de savoir si l'opinion le soutient ou pas. C'est une obsession légitime parce que la perception qu'on a des résistances et des valeurs qu'elles portent change tout : si on est minoritaire et marginal, on a peu de chances d'aboutir ; si on est minoritaire, mais que socialement, mentalement et idéologiquement on est appuyé par l'opinion, alors on a des perspectives. C'est toute la question de la légitimité. Il faut que les protestataires soient assurés que les revendications qu'ils portent et les méthodes qu'ils emploient apparaissent légitimes. La chose est la même pour la répression : on parle bien d'« emploi légitime de la force ». Si quelqu'un fait un croche-patte à une manifestante ou si un agent met des coups de poings à un manifestant au sol, la légitimité de l'usage de la force se délite et ce qui, au premier abord, est une action de maintien de l'ordre devient une action illégitime.

Justement, quelle importance donner à la réponse de l'autorité à laquelle on s'oppose ?

L.D. : La répression est très efficace parce qu'elle crée de la peur. L'outil répressif est donc puissant, mais il est aussi à double tranchant : une répression violente, féroce ou sanglante peut générer un contre-effet. D'une part, elle peut montrer qu'il y a une disproportion entre les résistants et la réponse des autorités. Une répression aveugle, disproportionnée ou trop violente s'affaiblit elle-même. D'autre part, si le combat qui anime les résistants est un combat qu'ils jugent essentiel, aucune répression ne peut éteindre cela. À supposer qu'elle l'éteigne momentanément, la répression a aussi pour effet de raffermir les résistants dans leurs convictions et le mouvement peut, *in fine*, « polliniser ». Dans tous les cas, la résistance peut devenir si forte que la répression devient sans effet sur elle.